

Nom propre et article

Hervé Curat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3487>

DOI : [10.4000/praxematique.3487](https://doi.org/10.4000/praxematique.3487)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1987

Pagination : 27-46

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Hervé Curat, « Nom propre et article », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 8 | 1987, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3487> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3487>

Hervé CURAT
The University of British Columbia
Vancouver.

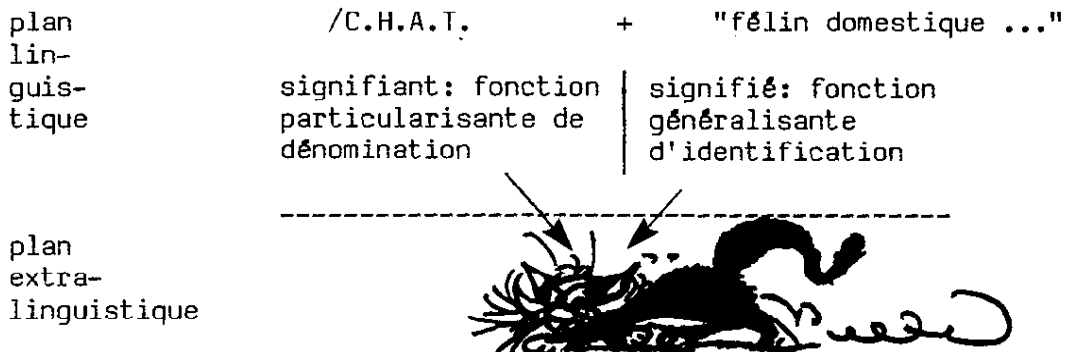
NOM PROPRE ET ARTICLE

La présente étude a pour objet les rapports entre nom propre et article. Elle prend son départ à une théorie des rapports entre substantif et déterminant qui, quoique guillaumienne en ce qu'elle se veut la description de rapports de langue entre forme et sens et s'appuie sur certains travaux et postulats de la systématique du langage, n'est toutefois pas psychomécanique car elle ne fait aucun appel au temps opératif ni aucune prédiction ou hypothèse quant aux mécanismes neurolinguistiques sous-jacents.

I. NOM ET ARTICLE

Dans un syntagme nominal simple [déterminant + substantif], chacun des deux éléments assume par rapport au référent, qui est l'être extra-linguistique, imaginaire ou réel, dont il est parlé, des rôles différents. Le substantif a pour fonction de nommer le référent, ce qui le singularise. Il a en outre pour rôle, par l'intermédiaire du signifié lexical de type conceptuel qui lui est attaché dans la langue et fait de lui un nom commun, un substantif, d'identifier le référent à une classe d'êtres auxquels le concept s'applique indifféremment. Cette identification est au fond une généralisation puisqu'elle met le référent au rang de cas d'espèce. Ainsi les deux faces indissociables du signe saussurien, le signifiant et le signifié, ont chacune une fonction distincte dans le triangle sémiotique, et ces fonctions sont complémentaires :

signe linguistique complet: nom substantif



Quant au déterminant, il a pour fonction première de symboliser ce référent extra-linguistique dans le langage, c'est-à-dire dans la phrase. Il n'intervient qu'en discours : ce n'est pas dans la langue mais dans le discours que les substantifs sont utilisés pour parler des choses. Si le déterminant peut parler des êtres, c'est parce qu'il est un pronom (un pronom complétif) et non un adjectif (Curat, 1982 : 112-114 ; 1984). Il porte la personne de rang troisième qui est le support interne du syntagme nominal (Curat, 1986b : 28-32). Ce rôle est flagrant dans les exemples qui dérogent à la pseudo-règle d'accord du déterminant et de l'adjectif avec le substantif (Curat, 1986a) :

Les père et mère adoptifs de cet enfant.

et du fait que c'est le nombre de déterminants différents et non le nombre de substantifs qui détermine le nombre de syntagmes nominaux dans les structures complexes (Curat-Lesage, 1984 ; Curat, 1986a), ainsi dans l'exemple précédent où il n'y a qu'un S.N.

Le déterminant a en outre pour fonction de signifier la variation d'extensité du substantif en discours (Guillaume, 1964 : 143-183 ; etc.). Nous avons montré (Curat, 1985) que cela veut dire la variation de la situation de discours, du " fond de tableau " (Guillaume, 1919) que le locuteur a en vue et dans lequel le déterminant est vu représenter son référent. Ainsi, dans une phrase comme :

Prête-moi un crayon.

un, qui signifie lexicalement une quantité de 1, déclare que cette quantité est celle du référent qu'il symbolise dans sa personne de rang troisième et que cette quantité est prise dans un certain " fond de tableau ". C'est le reste de la phrase, appuyé de données non linguistiques, qui trahit que ce fond de tableau est celui de " tes crayons ", lequel se trouve être à la fois différent et plus large que le fond de tableau :

J'ai un crayon.

et aussi différent et plus étroit que le fond de tableau de :

Je dois m'acheter un crayon.

lui-même plus étroit que le fond de tableau de :

Un crayon sert à écrire.

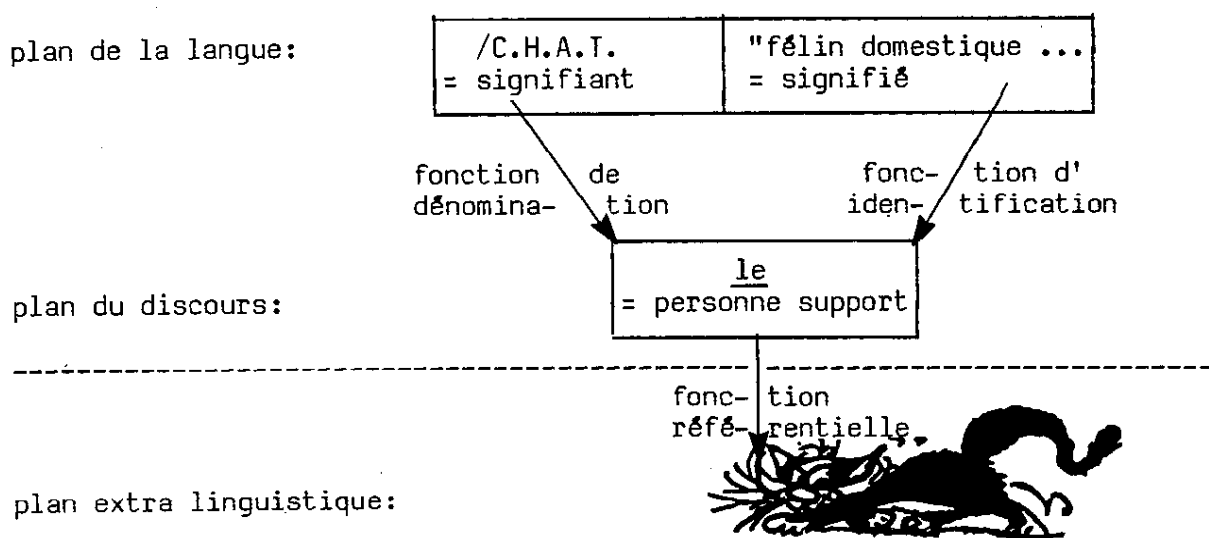
Dans tous les cas, un signifie une quantité de 1 référent indifféremment pris dans le fond de tableau considéré. Un déclare qu'il y a un fond de tableau variable, mais il n'en montre pas la largeur : il est indifférent (1). Il faut bien voir que la largeur du fond de tableau n'est pas le nombre de référents potentiels. Du point de vue quantitatif, un, le, ce ou mon sont strictement singuliers :

Un crayon sert à écrire ≠ Tous les crayons servent à écrire.

La diversité lexicale des déterminants, quant à elle, signifie des rapports différents entre le référent (R) et le fond de tableau (T). Ainsi, mon utilise le locuteur comme fond de tableau et le présente le référent comme l'ensemble (E) de ce à quoi s'applique le concept dans la situation (Curat, 1982 : 116-118, et pour chaque, tout, n'importe quel et le partitif, cf. Martin, 1983 : 150-184)

$$\underline{\text{un}} = \frac{1R}{T} ; \underline{\text{deux}} = \frac{2R}{T} ; \underline{\text{mon}} = \frac{R}{T=Je} ; \underline{\text{le}} = \frac{ER}{T}$$

Il faut donc ici revoir le schéma des rapports entre substantif et référent pour y intégrer l'article. La figure proposée plus haut, en effet, correspond à un état de langue (ancien français par exemple) dans lequel la fonction de symbolisation du référent est assumée par le substantif lui-même. Pour le français moderne :



II. L'ABSENCE D'ARTICLE

Les cas d'absence d'article en français moderne sont nombreux et variés. La théorie que nous venons de présenter ne permet pas de les expliquer tous, mais c'est un objectif que toute théorie du substantif se doit de viser. Nous reprenons la liste de ces cas de Guillaume, 1919, Moignet, 1981 et Curat, 1986b.

1. L'absence de référent. Le substantif n'a pas de référent propre ; il est en position syntaxique d'apport, et son signifié lexical nomme la personne du mot support. Trois structures syntaxiques permettent ce cas.

- Le complément du nom : un chapeau de dame. Il y a un chapeau, mais il n'y a pas de dame. Il faudrait pour cela un déterminant : un chapeau de cette dame.
- L'attribut du sujet : Cet homme est ministre. Le concept de ministre n'a pas de référent propre ; il est dit, par l'intermédiaire de est, du référent de cet homme, d'où, là encore, l'affinité avec une fonction adjectivale. Le cas est bien différent dans Cet homme est un ministre, où est déclare identiques le référent de un ministre et celui de cet homme.
- La locution verbale : Elle prend peur. Le concept de peur n'a pas de référent propre. Il est dit de la personne résultative contenue dans prendre (Curat, 1982 ; 1986b) et qui est de la nature d'une chose prise.

2. Le contact direct entre substantif et référent. Lorsque le mot qui nomme est physiquement, concrètement accolé au référent, il n'est plus besoin de représenter ce dernier dans le discours par un déterminant. La présence d'un article, au contraire, crée une impression de distance entre la chose et son nom.

- Les étiquettes : Homard frais.
- Les titres : Dictionnaire français-anglais.
- Le vocatif : Garçon, un demi s'il vous plait.

Le substantif est ici adressé au référent qui, de " personne dont on parle ", devient " personne à qui l'on parle ". En autant que le discours l' " atteint ", on lui impose de participer à l'acte de communication.

- L'emploi métalinguistique du substantif : Chat est un nom commun. L'objet dont on déclare qu'il est un nom est présent dans la phrase même qui le nomme. Chat a ici pour référent le mot chat (2). L'article imposerait de lui chercher un référent avec lequel il ne soit pas en contact,

c'est-à-dire, littéralement, un référent étranger au discours.

- A ce lot, rattachons encore les impératifs nominaux. Passport ! Bistouri ! Silence ! En nommant le référent, ils prétendent le faire apparaître. Supprimer l'article, signe d'une distance entre substantif et référent, c'est nier cette distance, et, en posant le substantif, c'est faire apparaître le référent. Signalons l'analogie avec l'absence de pronom sujet à l'impératif.

3. Les uniques. Le substantif qui désigne un être unique n'est pas sujet à la variation d'extensité. Son référent est fixe, quel que soit le fond de tableau. Il faut distinguer deux cas.

- Les uniques situationnels. Tout acte de langage a lieu au présent, qui est un instant unique du temps, et par rapport à cet instant des substantifs comme demain, aujourd'hui, hier, mardi (dernier), mardi (prochain), etc. désignent aussi des moments uniques. De même tout acte de langage est le produit d'un locuteur unique (je), pour lequel des substantifs comme papa, maman, pépé, père, papi, tonton, etc. désignent des individus uniques. Même chose encore lorsque la bonne annonce que Madame est sortie. Qu'il y ait possibilité d'ambiguïté, et l'ajout d'un nom propre restitue l'unicité :

Tante Jeanne et Mademoiselle Julie sont sorties.

- Les uniques de langue. La tradition tient que les noms propres représentent des uniques. Pour Grévisse, " Le nom propre est celui qui ne peut s'appliquer qu'à un seul être ou objet ou à une catégorie d'êtres ou d'objets pris en particulier ; il individualise l'être, l'objet ou la catégorie qu'il désigne : Paris, Molière, Provence, Anglais. " (1975 : 187). Disons simplement pour l'instant que cette explication laisse à désirer pour deux raisons. Tout d'abord, l'absence d'article n'est pas une caractéristique constante du nom propre (la France, un Chinois, Le Havre) et d'autre part de nombreux substantifs désignent des uniques sans pour autant en perdre l'article. Si une marque sémiologique les distingue, c'est souvent la majuscule :

La Lune ; le Pape ; le Pithécanthrope est un Hominien et le Gorille un Singe.

4. Le poids de la diachronie. L'absence d'article n'a parfois qu'une justification historique.

- Un substantif translaté acquiert la nature et le comportement syntaxique

d'une autre partie du discours : Personne ne connaît cette personne (devenu pronom, personne n'a pas d'article).

- Les proverbes montrent un modèle d'absence d'article figé, qui n'est plus productif en français contemporain : Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Dans les trois premiers cas d'absence d'article, aucune justification sémantique n'est proposée. Nous ne les citons que pour mémoire, afin de donner un aperçu complet de la situation.

5. Les structures coordonnées et les énumérations. Ni la présence de l'article ni sa suppression ne sont obligatoires.

Officiers et soldats auraient vendu père et mère pour se sortir de là.

6. Devant un adjectif antéposé pluriel qui ne fait pas concept avec le substantif, la valeur est alors celle d'un indéfini.

Si j'ai de grandes oreilles...

J'en ai vu mourir de jeunes filles.

La présence de l'article oblige à lier les sémantèmes du substantif et de l'adjectif en une seule unité lexicale :

J'en ai vu mourir des jeunes filles.

Cette construction se rencontre encore parfois au singulier, mais elle est archaïsante :

" ... ce trajet permettait aux étudiants de passer devant le logis d'[un] honorable homme, maître Marin Corbeau... " (J.Levron, 1955)

" On leur répondit de [une] belle manière " (J.Levron, 1955)

7. Les constructions à double préposition. Diverses structures syntaxiques qui amènent la suite [préposition 1 + préposition 2 + déterminant] se réécrivent [préposition 1]. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude d'ensemble du phénomène.

- [prép. + de + le/la + sb. de matière] une table de fer ; une table en marbre
- [prép. + de + le/la + sb. abstrait] parler avec (de la) verve ; mort de peur
- [de + des + sb. pluriel] les queues de chevaux noirs, pluriel de la queue d'un cheval noir (Curat, 1983 ; 155-156)
- [nég. + de + des + sb.] Ils n'ont pas d'enfants, c'est-à-dire : Des enfants, ils n'en ont pas. (3)

III. L'IDENTIFICATION DES NOMS PROPRES

Avant de revenir à l'absence d'article devant le nom propre, il faut définir cette catégorie. Or, admettons-le, il n'existe pas de critères, formels ou sémantiques, qui permettent d'identifier toute la classe des noms propres et cette classe seulement. Au plan morphologique, si certains offrent une résistance marquée à porter les signes du genre et surtout du nombre, d'autres s'en accommodent à des degrés divers, et quelques-uns fort bien :

Les Dupont ; les Tudor(s) ; les Anglaises

Au plan de la sémiologie graphique, tout nom propre porte au moins une majuscule. Aussi peu fiable soit-elle du fait qu'elle ne correspond à rien en sémiologie phonétique et qu'elle est parfois sujette à des hésitations, cette marque est du moins une caractéristique nécessaire. Elle est cependant tout à fait insuffisante pour identifier la catégorie, car elle couvre parfois, outre le nom propre, son déterminant ; et surtout elle s'applique bien au-delà de la classe des noms propres :

Les Mammifères ; la Lune ; Sa Majesté le Roi

Je vous prie d'agréer, Madame...

Au plan lexical, le signifié des noms propres ne se laisse paraître-il pas définir en termes de concepts et par conséquent ils ne peuvent " s'appliquer qu'à un seul être ou objet ou à une catégorie d'êtres ou d'objets pris en particulier " (Grévisse), au contraire des noms communs qui définissent des extensions, des champs d'application virtuels, des classes de référents. Le mot Pharaon toutefois semble porter un concept au même titre que les substantifs tzar et pape, lesquels désignent aussi des chefs civils et religieux uniques et sont parfois affublés d'une majuscule.

L'idée communément acceptée que les noms de peuples sont des noms propres va à l'encontre, majuscule exceptée, de toutes les caractéristiques du nom propre : l'emploi de l'article est aussi libre que devant n'importe quel substantif concret comptable (un/le/ce Chinois), genre et nombre sont marqués (le/la/les Allemand(e)(s)) et ils recouvrent bel et bien des concepts généralisants qui définissent des champs référentiels : ethniques (les Basques), géographiques (les Européens), politiques (les Soviétiques) etc. Tous sont du reste simultanément adjectifs, ce qui dénonce une notion.

Au plan syntaxique, les possibilités d'emploi d'un déterminant devant le nom propre varient beaucoup, et le degré d'indépendance de ce déterminant aussi est variable :

Paris ; La Rochelle ; la Charente.

Les plages de la Jamaïque ; de la Rochelle ; de France.

Il revient du Verdon ; du Havre ; de Levallois.

Un Verdon triste et sale ; un Levallois triste et sale.

*un Havre triste et sale.

? un Le Havre triste et sale.

Il ressort de ce qui précède que le comportement des noms propres du point de vue du déterminant est un phénomène hétérogène, dans lequel il faudra distinguer plusieurs facteurs.

IV. NOM PROPRE ET ARTICLE : LE CORPUS

Chaque nom propre du tableau suivant est marqué de quatre indications. Dans la première colonne (DET), le signe (+) indique que, même au singulier et en l'absence d'un rapport adjectival ou relatif, ce nom porte l'article (un/le Corse). Le signe (+) dans la seconde colonne (DEF) signifie que ce déterminant est toujours l'article défini (la Corse), et le signe (/) que, ce nom ne portant pas de déterminant (cas marqué (-) dans la colonne précédente), la question n'est pas pertinente (Ajaccio). Dans la troisième colonne (UN + ADJ), le signe (+) indique qu'en présence d'un apport adjectival restrictif, d'autres déterminants, dont l'indéfini, sont possibles (un Paris en deuil, une France terrorisée). La quatrième colonne (EN) ne concerne que les noms de lieux. (/) marque les autres noms et (+) veut dire que le nom de lieu accepte de se construire, sans article, avec la préposition en (en Corse). Les lettres de la dernière colonne identifient les noms qui ont le même comportement.

NOMS	PROPRES	DET	DEF	UN+ADJ	EN	TYPE
Pierre	Marie	-	/	+	/	a
Callas	Pharaon	-	/	+	/	a
Lefevre	Kirk Douglas	-	/	+	/	a
Bourbon	Tudor	-	/	+	/	a
Oleron	Ré	-	/	+	-	b
Levallois	Trois-Rivières	-	/	+	-	b
Ambert	Vancouver	-	/	+	-	b
Israël	-	-	/	+	+	c
Le Havre	Le Mans	+	+	-	-	d
La Rochelle	La Haye	+	+	-	-	d
Le Verdon	La Nouvelle Orléans	+	+	+	-	e
le Guatemala	le Manitoba	+	+	+	-	e
le Yemen	le Washington	+	+	+	-	e
le Rhône	l'Amazonie	+	+	+	-	e
le Gers	la Charente	+	+	+	-	e
la Seine	la Guadeloupe	+	+	+	+	f
l'Ontario	l'Alberta	+	+	+	+	g
la Californie	l'Anjou	+	+	+	+	g
la Corse	la Bretagne	+	+	+	+	g
la France	l'Italie	+	+	+	+	g
le "Normandie"	le "France"	+	+	+	/	h
le Pierre	la Callas	+	+	+	/	h
le/un Pharaon	le/un Chinois	+	-	+	/	j

Remarques ponctuelles : l'article de notoriété, mélioratif (la Cal-las) ou péjoratif (le Pierre, la Marie) livre des emplois extraordinaires du prénom ou du patronyme. Nous avons aussi distingué l'emploi de Pharaon sans article (unique de discours, emploi biblique) de l'emploi moderne avec article. Signalons pour la Seine et la Guadeloupe les doubles constructions en/à la Seine, en/à la Guadeloupe.

V. L'AGGLUTINATION DE L'ARTICLE

Le déterminant qui accompagne certains noms propres a perdu toute indépendance syntaxique, que la graphie le détache ou non du reste du nom :

<u>La Haye</u>	<u>Lefèvre</u>	<u>Lachapelle</u>	<u>Lebreil</u>
<u>Trois-Rivières</u>	<u>Levallois</u>	<u>Leforest</u>	<u>Lepuix</u>

L'impossibilité d'intercaler un adjectif ou de supprimer ce déterminant, même en présence d'un second article syntaxiquement en principe incompatible, prouve bien que ce premier déterminant, qui, comme le nom propre, porte toujours la majuscule, est réduit à l'état d'affixe :

*... <u>la nouvelle Haye</u>	mais : ... <u>la nouvelle La Haye</u>
*... <u>une Haye différente</u>	mais : ... <u>une La Haye différente</u>

Ce genre d'accident historique a aussi affecté la forme des noms communs comme licorne (l'unicorne) et lierre (l'ierre).

D'autres noms propres sont accompagnés d'un déterminant dont le comportement tient tantôt du morphème agglutiné tantôt du mot distinct. Ainsi Le Havre permet l'accrétion [préposition + article] : du/au Havre, mais pas l'alternance un/le, qui serait un autre signe de l'autonomie de l'article, et résiste à l'adjonction d'un second article, qui serait, lui, le signe de l'affixation du premier :

*... <u>un Havre nouveau</u>
?... <u>un Le Havre nouveau</u>

et le locuteur préfère éviter le problème par un détour :

... un nouvel aspect du Havre

Le déterminant dans Le Touquet ou La Nouvelle Orléans semble jouir d'une plus grande autonomie syntaxique : il admet la substitution d'un autre article, l'antéposition d'un adjectif, et se combine avec une préposition, mais chaque fois au prix de la perte de sa majuscule :

... un Touquet inconnu

... l'autre Nouvelle Orléans

... les plages du Touquet

L'article est toutefois encore senti faire partie du nom propre : il porte la majuscule et, au contact direct du référent, sur une carte par exemple, il ne disparaît pas.

L'article devant Bretagne ou Français est, au contraire, dans un rapport syntaxique tout à fait libre avec le nom, et disparaît en situation de contact direct avec le référent :

Bretagne (sur une carte)

" Français, Françaises... "

Il ne porte en outre jamais la majuscule morphologique (la Bretagne, les Français). Convention orthographique, certes, mais qu'il est abusif de rejeter d'entrée de jeu comme non-significative, car elle répond à un sentiment linguistique dans nombre de cas. Les critères formels sont du reste si minces en la matière qu'on ne peut se permettre de faire la fine bouche.

Nous nous trouvons donc devant une série de cas qui nous font passer sans solution de continuité de l'article mot distinct, sémantiquement et syntaxiquement autonome, à l'article affixe :

1. Le nom propre a la faculté de s'adjoindre en discours un autre mot, en l'occurrence un déterminant, pour faire syntagme : Bretagne, la Bretagne.
2. L'article reste grammaticalement distinct, mais le nom propre est une unité sémantique (et seulement sémantique) complexe, composée de plusieurs mots : Le Touquet.
3. L'article est déjà par certains traits affixe, mais il conserve un trait d'autonomie grammaticale, la possibilité d'accrétion à une préposition : Le Havre, au Havre.
4. L'article est strictement un affixe, sans plus aucune des marques d'une morphologie propre ou d'une syntaxe autonome : Levallois, La Haye, Lefèvre, Lachapelle, Leforest, etc.

Nous avons en fait retrouvé ici une description de la " zone grise " séparant le syntagme libre du mot simple qui, en tous points, est parallèle pour le nom propre aux distinctions que nous avons proposées (Curat, 1982 : 3-20) pour les substantifs et les verbes :

	MOT COMPOSE	LOCUTION	EXPRESSION	SYNTAGME LIBRE
VERBE	voici/voilà	voir matière à	voir les choses en face	voir un film
SUBSTANTIF	bonheur	(des) bonhommes	(des) bons vivants	(de) bons amis
NOM PROPRE	Levallois	Le Havre	Le Touquet	la Bretagne

La distinction que nous faisons entre expression et syntagme libre, à savoir, dans le cadre du nom propre, la différence entre un déterminant qui fait partie de la structure syntaxique interne du nom et un déterminant qui supporte cette structure de l'extérieur, est particulièrement visible dans les nomenclatures d'oeuvres artistiques. L'emploi de guillemets souligne que l'article fait partie du titre de l'oeuvre (son nom propre), auquel cas il est le fait de l'artiste, ou qu'il n'en fait pas partie, auquel cas il est le fait de celui qui cite l'oeuvre :

" M.Melbye a également interprété Guglielmo dans " Così fan tutte ", Silvio dans " Paillasse ", Ottone dans la " Poppée " de Monteverdi et Renato dans " Un bal masqué " ... "
(P. Balascheff)

Les marqueurs graphiques que sont les majuscules et les guillemets ont pour fonction de dénoncer les limites sémiologiques du nom propre :

[Le Touquet] ≠ la [Bretagne]
" Un bal masqué " ≠ la " Poppée "

Or, quand un article défini qui fait partie du titre suit une préposition à/de extérieure au titre, il s'y conjoint, mais du même coup se trouve rejeté hors des frontières du titre (4) :

" Il fit des débuts sensationnels dans le rôle-titre du " Barbier de Séville " | et | a depuis joué à Hambourg les rôles de Chorèbe des " Troyens ", de Belcore... " (ibid)

De même, l'article d'un toponyme perd sa majuscule s'il se conjoint à une préposition :

Les plages du Touquet. *Les plages Du Touquet.

Le nom propre est ainsi une unité linguistique dont la fonction est de déclarer le nom d'un référent donné. Dans des conditions qui restent à déterminer, ce référent peut être représenté en discours, en phrase, par un déterminant qui reste extérieur au nom propre (la Corse). Un déterminant peut aussi avoir été assimilé dans le nom propre ; qu'il accepte en ce cas un redoublement par un article externe prouve qu'il a bien perdu sa capacité référentielle. Le cas se rencontre aussi parmi les noms communs :

... une La Haye très moderne / des lendemains qui chantent

... Les Trois-Rivières de sa jeunesse / le six-coups de Lucky Luke

Dans d'autres cas le déterminant interne garde une indépendance syntaxique, et avec elle sa fonction référentielle. Du fait même de cette indépendance, il accepte de se joindre à une préposition ; mais comme, du coup, il altère le nom propre, il contrevient à la fonction de ce dernier de déclarer un nom et doit donc en sortir, ce qui se manifeste par la perte de la majuscule.

VI. LES NOMS PROPRES NOMMENT

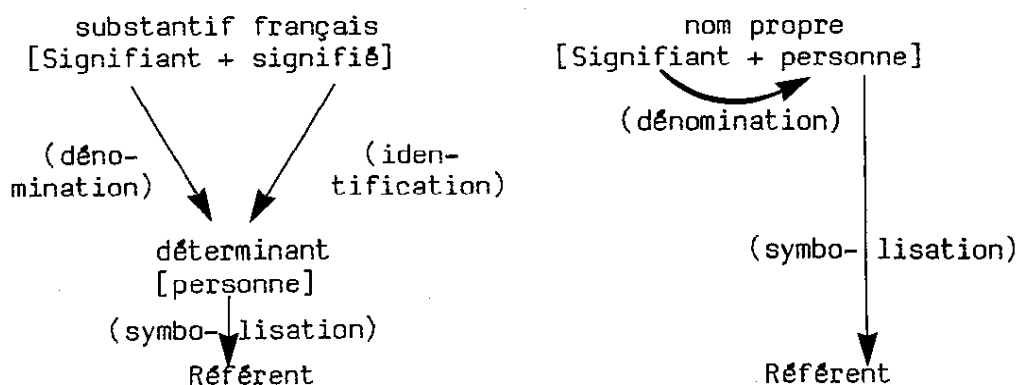
G.Kleiber en a donné une démonstration brillante (1981), les noms propres se distinguent des noms communs sémantiquement en ce qu'ils ont pour seule fonction de nommer le référent, d'en déclarer le nom. Nous n'y reviendrons pas sinon pour en emprunter un exemple (:341) fort parlant :

Comment s'appelle cet acteur ?

*Comment s'appelle Kirk Douglas ?

La seconde formulation est impossible parce que tautologique.

Transposée dans notre cadre théorique, cette thèse pose que le nom propre est un signifiant sans signifié lexical, en ce sens qu'il nomme son référent mais ne le lie pas à une représentation mentale d'une classe de référents (concept). Le nom propre, pour paraphraser Kleiber, est un signe linguistique dont le signifié est le signifiant lui-même. Ne véhiculant aucun concept, il nomme son référent et c'est tout. Le point à expliquer est que, pour ce faire, il n'a pas besoin de l'article. Il garde la capacité qu'avait déjà le nom latin, propre ou commun, de symboliser son référent en même temps qu'il le nomme, court-circuitant simultanément et le signifié lexical du substantif (le concept) et son article :



Une conséquence pratique fort importante à tirer de la démonstration de Kleiber est que tout nom qui charrie un concept, non seulement nommera son référent, mais en outre l'identifiera, et ne peut donc pas être un nom propre. Ce qui met Pharaon et les noms de peuples au rang des noms communs. Cette idée ne contredit pas tant le sentiment linguistique qu'il y paraît de prime abord. L'oubli de la majuscule est une faute plus commune devant les noms de peuples que de lieux ou de personne, (5), et que les grammairres d'usage signalent.

La question de savoir comment l'absence d'un signifié lexical permet au nom propre de symboliser son référent sans la médiation de l'article doit, d'un point de vue historique, être retournée : pourquoi le concept signifié par le substantif a-t-il amené, du latin au français, la nécessité d'un pronom complétif devant le substantif ; en quoi la fonction d'identification (fonction du concept) et la fonction de référence (fonction de la personne) sont-elles devenues incompatibles sous le même mot dans le passage du latin au français ? G. Guillaume a proposé une réponse dès 1919 (:64) :

" A date ancienne, le nom en puissance prend une forme arrêtée dans l'esprit en devenant représentation d'objet.

A date plus récente, le nom en puissance se fixe dans la pensée comme représentation de notion.

... Les langues qui n'ont pas la valeur de l'article ... attestent un état où le sujet pensant ne savait pas " regarder " une idée sans en faire mentalement emploi. Il n'existait pas pour lui d'attitude permanente définie à l'égard du nom, mais seulement des attitudes momentanées.

[... L'article] existe dans un certain nombre de langues où il s'est développé inégalement : en français, en italien, en espagnol, en anglais, en allemand, etc. Le nom en puissance dans ce système évolue dans le sens de la pure représentation de notion. "

VII. LE NOM PROPRE EST UNIQUE

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse historique, retenons-en cette idée, dès 1919, que le concept généralise. Seule subsiste dans le nom propre la fonction de dénomination qui, elle, singularise. Cette particularisation non contrecarrée nous ramène à l'hypothèse du nom propre unique de langue, mais nous sommes en mesure de faire pièce à l'objection que certains uniques comme la lune ou le pape portent toujours l'article.

Que, dans le monde réel et actuel, un seul individu corresponde au concept de pape, un seul astre au concept de lune, cela n'enlève rien au fait que pape et lune sont en langue des concepts, des généralisations, et par conséquent d'autres êtres sont concevables qui, même s'ils n'existent pas, correspondent à ces concepts, et, en vertu du droit que confère le sens, pourraient porter les mêmes noms de lune et de pape. Il faut un article à lune car d'autres objets congruents au même concept de lune sont concevables outre le corps céleste dont le nom propre est Luna. Lune n'est pas un unique de langue mais un substantif qui, par accident, n'a qu'un référent dans l'univers réel. Le mot dodo n'a pas changé de statut linguistique, devenant un unique de langue le jour où l'avant-dernier représentant de l'espèce est mort.

Le nom propre au contraire n'est pas une dénomination attribuée au référent pour signifier son identification à un concept mais pour signifier le référent lui-même. Il est pour cela indissociable de la particularité du référent, et deux référents ne peuvent donc porter le même nom propre. Mais ils peuvent porter des noms propres identiques ; ils seront alors homonymes, aussi distincts que n'importe quels homonymes :

Il y a { deux Pierre dans la classe.
deux Vancouver en Amérique.
deux grève au dictionnaire .

Le déterminant est pluralisé, car il y a deux référents, mais dans aucun cas le nom n'est pluriel : ce serait lui supposer l'aptitude à procéder à la dénomination de plusieurs référents. Cette aptitude est niée même à grève puisqu'il fonctionne ici seulement comme signifiant des mots grève, c'est-à-dire comme signifiant de deux lui-mêmes irréductibles à une pluralité encombrante : les deux concepts sont étrangers. L'emploi métalinguistique du nom commun s'apparente au nom propre : grève en emploi métalinguistique fonctionne comme le nom propre des mots grève.

Ainsi la théorie du nom propre unique de langue se défend. Son unicité vient de ce que, ne charriant pas un concept, il est inapte à montrer une identité commune aux référents qu'il nomme. La conséquence de cela est que le nom propre est homonyme de lui-même pour chaque nouveau référent auquel il est attribué. Enfin, les liens du sang n'étant pas des liens linguistiques, les deux Dupont, les trois Napoléon et tous les Rougeon sont aussi des homonymes.

VIII. NOM PROPRE ET ARTICLE

Si la carence d'un concept fait du nom propre un unique de langue, la question qui nous occupe n'est plus celle des conditions dans lesquelles il ne porte pas l'article mais celle des cas où il le porte. Les voici, à partir du corpus présenté en (4).

1. L'article fait, à des degrés divers, partie intégrante du nom propre.

Levallois ; Le Havre

2. L'article signale la présence d'homonymes :

... un Bourbon sur le trône de France.

Ce Paris lui était inconnu.

3. L'article déclare la notoriété du référent, méliorative ou péjorative :

la Marie ; la Callas

4. Le nom n'est pas un nom propre :

le/un Pharaon ; le/un Français

5. L'article accompagne les noms de navires :

le/la " Normandie "

6. L'article accompagne certains noms de lieux :

le Rhône, la Seine, la France

Pharaon (dans ses emplois modernes seulement) et les noms de peuples, que nous avons évincés du corpus parce qu'ils recouvrent des concepts, sont aussi les seuls à accepter librement le pluriel et la variation de déterminant. De les écarter redonne à la catégorie une certaine homogénéité syntaxique : il n'y a plus d'article libre, et si un article est obligatoire, c'est l'article défini. L'indéfini n'apparaît qu'en cas d'homonymie dans le fond de tableau. Or il existe justement une catégorie de substantifs qui présente un comportement analogue, les noms de matière. L'article défini est obligatoire sauf quand il faut opposer des référents de nature différente :

*eau ; *une eau ; l'eau
une eau polluée [≠ une eau propre]

Opposer l'eau polluée et l'eau propre, c'est opposer deux aspects ou deux parties du même référent. Propre ou polluée, l'eau c'est l'eau. Opposer une eau polluée et une eau propre, c'est opposer deux référents qui ne correspondent plus tout à fait au même concept, car la qualification en a changé la nature. Cette différence sémantique fait que ces deux emplois de eau contredisent l'unité et l'unicité du concept eau et nous mettent, d'une certaine façon, devant deux sous-concepts homonymes.

IX: L'ARTICLE DES TOPONYMES

Si les noms de villes, de villages, de quartiers et d'îles ne prennent pas l'article, il accompagne les noms d'états, de provinces, de pays, de continents, de départements, de mers, de déserts et d'océans, ainsi que les noms de fleuves et de rivières.

<u>Paris</u>	<u>la Californie</u>	<u>l'Océanie</u>	<u>le Sahara</u>
<u>Montmartre</u>	<u>la Bretagne</u>	<u>la Méditerranée</u>	<u>l'Amazone</u>
<u>Ambert</u>	<u>le Manitoba</u>	<u>l'Atlantique</u>	<u>le Gers</u>
<u>Oléron</u>	<u>le Guatemala</u>	<u>le Finistère</u>	

Les exceptions se justifient diversement.

- L'article fait partie du nom, et figure sur les cartes :

Le Mirail, Le Verdon

- Le nom propre est issu d'un nom commun ou d'un adjectif et portait à ce titre l'article, qu'il a gardé (cf. Fabre, 1980 : 33-54) :

la Guadeloupe, la Réunion, la Martinique

- Le mot île est un nom commun et appelle l'article, propriété qu'il conserve devant un nom propre (l'île de Ré) et même dans un nom propre (l'Île-à-la-Crosse), mais pas toujours (Belle-Île).

- Hawaii, Terre-neuve, Malte, etc. sont des îles avant d'être des territoires (états, provinces ou pays). Leur exotisme géographique et/ou leur petite taille aident au maintien de ce statut.

- La Corse, la Sardaigne et l'Irlande, bien qu'îles, doivent à leur taille ainsi qu'à leur situation et leur longue histoire européenne d'avoir été classées comme des provinces ou des pays. Elles ne sont pas l'apanage des gens de mer.

- La Bretagne, la Calédonie et la Zélande, en tant que provinces, ont sans doute légué l'article à la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Calédonie et la Nouvelle Zélande, qui sont des îles. Mais il y a plus, puisque la Nouvelle Orléans, la nouvelle Delhi et Le Nouveau Scotland Yard portent l'article quoiqu' Orléans, Delhi, et Scotland Yard ne le portent pas. L'adjectif contrastait la nouvelle Delhi et l'autre Delhi, afin de résoudre l'homonymie ; mais en la clarifiant il la soulignait, et c'est d'elle qu'est né l'article qui s'est plus tard cristallisé - avec l'adjectif - dans le nom propre, tous deux acquérant la majuscule : La Nouvelle Delhi.

- Les noms propres pluriels prennent l'article puisqu'ils impliquent, morphologiquement au moins, une pluralité de référents, et donc une homonymie collective :

les Maldives, Les Eyzies, les Andélys

L'apparition de l'article devant un nom de lieu est fonction de la configuration du référent, ou plutôt de l'image que, subjectivement, la collectivité s'en est donnée. Villes, villages, îles et quartiers sont des lieux définis de l'extérieur, par leur situation géographique, par ce qui les entoure : une île par l'eau, une agglomération par son cours d'eau ou sa région (Bourg-en-Bresse, Châlons-sur-Marne). Ce sont des lieux ponctuels, ou du moins assez petits pour passer pour tels, des singularités spatiales. Les cours d'eau et territoires au contraire ne sont pas définis de l'extérieur mais de l'intérieur. Ce sont des lieux étendus, des espaces et non plus des singularités spatiales. Dans cette discussion de géomètre, si le point (villes, îles) n'appelle pas l'article, la ligne (cours d'eau) et la surface (territoires) le demandent. La géométrie des lieux, faut-il le redire, relève d'une géographie fortement ethnocentrée, pour laquelle la loi de la perspective impose que le très loin (Madagascar ou Bornéo) rejoigne le très petit (Jersey ou Oléron) et perde ainsi toute consistance dimensionnelle.

Cette explication nous permet du coup de rendre compte de l'article devant les noms de navires (et subséquemment d'aéronefs). Au contraire de l'île, qu'on aborde de l'extérieur et qui ne pourrait être considérée comme lieu intérieur que d'un point de vue insulaire, autochtone (mais qui en tient compte ?), le navire est conçu comme un lieu intérieur, un espace tourné vers le dedans, un volume défini par sa coque. C'est à ce titre qu'il prend l'article, et il n'y a pas contradiction entre les traitements de l'île et du navire, car c'est dans les deux cas le marin qui nomme, c'est son point de vue qu'il exprime et qui donc prime.

Or cet article des espaces intérieurs, territoires, fleuves, navires ou mers, c'est l'article défini, celui des noms de matières (l'eau) et aussi des individus notoires (la Callas). Comme le nom de matière nomme la totalité du corps auquel s'applique le concept (l'eau), le nom propre de territoire nomme l'entier de son référent unique (la Chine) avec ceci de remarquable que dans les deux cas il est possible, et fréquent, de ne prendre en fond de tableau qu'une partie du référent :

Passe-moi l'eau. (c.-à-d. l'eau qui est là. Cf. Martin, 1983).

Cette photo, c'est la Chine.

J'ai la France au téléphone.

Tahiti, c'est la France.

Le référent d'un toponyme, même s'il est unique, peut être symbolisé par un déterminant externe au toponyme s'il est conçu étendu, et cette extension physique de référent entraîne la possibilité de ne considérer pour fond de tableau en discours qu'une partie de lui-même.

X. ARTICLE ET PREPOSITION

Mentionnons un dernier phénomène concernant l'article des toponymes, sans doute le plus curieux : Les noms de territoires masculins commençant par une voyelle et tous les noms de territoires féminins perdent l'article devant les prépositions locatives de, et à, et cette dernière devient en(6) :

<u>en Ontario</u>	<u>d'Ontario</u>
<u>au Washington</u>	<u>du Washington</u>
<u>au Yemen</u>	<u>du Yemen</u>
<u>en Californie</u>	<u>de Californie</u>
<u>en Italie</u>	<u>d'Italie</u>

Les semi-consonnes initiales (Washington, Yemen) se comportent comme des consonnes. Ce phénomène étrange lie un fait syntaxique signifiant (la présence de l'article), un fait morphologique sans valeur sémantique constante en français moderne (le genre des inanimés) et un fait phonétique, de deuxième articulation et par conséquent non signifiant (l'alternance voyelle/consonne à l'initiale).

Un phénomène analogue s'observe parmi les substantifs nommant des lieux. Nombre de noms communs féminins nommant des espaces se construisent, de préférence sinon toujours, avec en et sans article, tandis que les noms masculins se construiront plutôt avec à et l'article :

<u>se ballader en campagne</u>	<u>aller au paradis</u>
<u>aller en ville</u>	<u>monter au ciel</u>
<u>être en montagne</u>	<u>revenir au pays</u>
<u>vivre en province</u>	<u>être au purgatoire</u>
<u>aller en prison</u>	<u>jeter au cachot</u>
<u>se promener en forêt</u>	<u>aller au bois</u>
<u>mettre du vin en cave</u>	<u>monter au grenier</u>
<u>sortir en mer</u>	<u>se retirer au fond du désert</u>

Sans prétendre qu'il soit significatif, citons le cas d'un nom masculin avec voyelle à l'initiale construit avec en :

descendre en enfer

G.Guillaume (1919 : 291-292) a suggéré que, la plupart des pays proches de la France étaient féminins, l'opposition de genre, sémantiquement vide, a été réinterprétée comme une opposition d'éloignement. Remarquons toutefois que nombre de provinces sont masculines :

<u>dans le/au Béarn</u>	<u>dans le/au Cantal</u>	<u>dans le/au Maine</u>
<u>dans le/au Berry</u>	<u>dans le/au Dauphiné</u>	<u>dans le/au Périgord</u>
<u>dans le/au Brabant</u>	<u>dans le/au Languedoc</u>	<u>dans le/au Poitou</u>

Mais que, le Portugal excepté, les états européens masculins sont plutôt petits :

<u>au Luxembourg</u>	<u>au Lichtenstein</u>	<u>au Tyrol</u>
<u>au Vatican</u>	<u>au Danemark</u>	<u>au Monténégro</u>

NOTES

1. C'est à ce point-ci, très précisément, que se greffe l'hypothèse psychomécanique : temps opératif et interceptions dans le système de l'article.
2. Dans Curat, 1986b : 3.1, nous avons classé l'emploi métalinguistique au rang des emplois non-référentiels. Cette vue des choses nous semble maintenant un peu courte : si chat ne désigne effectivement aucun référent du genre félin, il n'en représente pas moins quelque chose, le mot chat.
3. Il faut aussi envisager ici une influence de l'absence de référent, surtout si le substantif est singulier : Ils n'ont pas d'enfant.

4. Pour les titres comportant une coordination du reste, le refus d'en altérer la structure interne fait renoncer à la conjonction de la préposition et de l'article : " A l'origine de Le rouge et le noir se trouve un document... " Et non pas *du Rouge et du noir.
5. Cette impression m'a été confirmée, quoique sans données chiffrées, par des collègues enseignant au secondaire.
6. Ceci ne vaut pas pour les noms de départements, qui prennent souvent dans et qui, sans doute parce qu'ils sont souvent issus de noms de rivières, ont un comportement hétérogène. On dit aussi dans l'arctique et non *en arctique.

BIBLIOGRAPHIE

- CURAT H., 1982, La locution verbale en français moderne. Québec.
- CURAT H., 1984, " Morphologie du pronom qui ", Revue de l'Université de Moncton, 17, 2 : 59-75.
- CURAT H., 1985, " Les théories psychomécaniques de l'article ", Revue de l'Association québécoise de linguistique, 4, 2-3, : 9-20.
- CURAT H., 1986a, " Référence, accord et formation de syntagmes ", Langues et Linguistique, 12 : 1-26.
- CURAT H., 1986b, " La relation privilégiée entre l'agent et l'objet dans les locutions verbales ", Le Moyen Français, 14-15 : 28-55.
- CURAT H. et LESAGE R., 1984, " Incidence adjectivale et formation de syntagmes ", in R.LESAGE Systématique du langage 1, Lille-Québec.
- FABRE P., 1980, L'affluence hydronymique de la rive droite du Rhône, Montpellier.
- FABRE P., 1986, " Y a-t-il un toponyme dans la commune ? " in Mélanges d'onomastique, linguistique et philologie offerts à Monsieur Raymond Sindou, Tome 1, Montpellier, pp. 16-20.
- FABRE P. et BAYLON C., Les noms de lieux et de personnes, Paris, 1982.
- GREVISSE M., 1975, Le bon usage, 10^e édition, Gembloux.
- GUILLAUME G., 1919, Le problème de l'article et sa solution dans la langue française, Paris.
- GUILLAUME G., 1964, Langage et science du langage, Paris-Québec.
- KLEIBER G., 1981, Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres, Paris.
- MARTIN R., 1983, Pour une logique du sens, Paris.
- MARTIN R., 1983, De la double " extensité " du partitif, Langue Française, 57, pp. 34-42.
- MOIGNET G., 1981, Systématique de la langue française, Paris.